

BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah! je m'en souviendrai de cette dernière classe. . . .

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus.²³ Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres. . . . M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

"Mes amis, dit-il, mes amis, je . . . je . . ."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

"VIVE LA FRANCE!"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

"C'est fini . . . allez-vous-en."

VII.

L'IMAGINATION DE M. JOYEUSE.

Tous les matins de l'année, à huit heures très précises, une maison neuve et presque inhabitée d'un quartier perdu¹ de Paris s'emplissait de cris, d'appels, de jolis rires sonnans clair dans le désert de l'escalier :²

"Père, n'oublie pas ma musique. . . .

— Père, ma laine à broder. . . .

— Père, rapporte-nous des petits pains. . . ."

Et la voix du père qui appelait d'en bas :

"Yaia,³ descends-moi donc ma serviette.⁴ . . .

— Allons, bon! il a oublié sa serviette. . . ."

Et c'était un empressement joyeux du haut en bas de la maison, une course de tous ces minois brouillés de sommeil, de toutes ces chevelures ébouriffées que l'on rajustait en chemin, jusqu'au moment où, penchées sur la rampe, une demi-douzaine de jeunes filles adressaient leurs adieux sonores à un petit vieux monsieur, net et bien broissé, dont la face rougeaude, la silhouette étriquée, disparaissaient enfin dans la perspective tournante des marches. M. Joyeuse était parti pour son bureau. . . . Alors, toute cette échappée de volière⁵ remontait vite au quatrième,⁶ et la porte tirée, se groupait à une croisée ouverte pour regarder le père encore une fois. Le petit homme se retournait, des baisers s'échangeaient de loin, puis les fenêtres se fermaient; la maison neuve et déserte redevenait tranquille, à part les écriteaux dansant leur folle sarabande au vent de la rue inachevée, comme mis en gaieté eux

aussi par toutes ces évolutions. Un moment après, le photographe du cinquième descendait suspendre à la porte sa vitrine d'exposition toujours la même, où l'on voyait le vieux monsieur en cravate blanche entouré de ses filles en groupes variés; il remontait à son tour, et le calme succédant tout à coup à ce petit tapage matinal laissait à supposer que "le père" et ses demoiselles étaient rentrés dans le cadre de photographies, où ils se tenaient souriants et immobiles jusqu'au soir.

De la rue Saint-Ferdinand chez Hemerlingue et fils,⁷ ses patrons, M. Joyeuse avait bien trois quarts d'heure de route. Il marchait, la tête droite et raide, comme s'il avait craint de déranger le beau nœud de cravate attaché par ses filles, son chapeau posé par elles; et lorsque l'aînée, toujours inquiète et prudente, lui relevait au moment de sortir le collet de sa redingote pour éviter le maudit coup de vent du coin de la rue, même avec une température de serre chaude, M. Joyeuse ne le rabattait plus jusqu'au bureau.

Veuf depuis quelques années, ce brave homme n'existait que pour ses enfants, ne songeait qu'à elles, s'en allait dans la vie entouré de ces petites têtes blondes qui voletaient autour de lui confusément comme dans un tableau d'Assomption.⁸ Tous ses désirs, tous ses projets se rapportaient à "ces demoiselles," y revenaient sans cesse, parfois après de grands circuits,⁹ car M. Joyeuse — cela tenait sans doute à son cou très court, à sa petite taille où son sang bouillant ne faisait qu'un tour — était un homme de féconde, d'étonnante imagination. Les idées évoluaient chez lui avec la rapidité de pailles vides autour d'un crible. Au bureau, les chiffres le fixaient encore par leur maniement positif;¹⁰ mais, dehors, son esprit prenait la revanche de ce métier inexorable. L'activité de la marche, l'habitude d'une route dont il connaissait les moindres incidents donnaient toute liberté à ses facultés imaginatives. Il inventait

alors des aventures extraordinaires, de quoi défrayer vingt romans-feuilletons.¹¹

Si, par exemple, M. Joyeuse, en remontant le faubourg Saint-Honoré,¹² sur le trottoir de droite — il prenait toujours celui-là — apercevait une lourde charrette de blanchisseuse qui s'en allait au grand trot, conduite par une femme de campagne dont l'enfant se penchait un peu, juché sur un paquet de linge :

"L'enfant! criait le bonhomme effrayé, prenez garde à l'enfant!"

Sa voix se perdait dans le bruit des roues et son avertissement dans le secret de la providence.¹³ La charrette passait. Il la suivait de l'œil un moment, puis se remettait en route; mais le drame commencé dans son esprit continuait à s'y dérouler, avec mille péripéties. . . . L'enfant était tombé. . . . Les roues allaient lui passer dessus. . . . M. Joyeuse s'élançait, sauvait le petit être tout près de la mort; seulement le timon l'atteignait lui-même en pleine poitrine et il tombait baigné dans son sang. Alors il se voyait porté chez le pharmacien au milieu de la foule amassée. On le mettait sur une civière, on le montait chez lui, puis tout à coup il entendait le cri déchirant de ses filles, de ses bien-aimées, en l'apercevant dans cet état. Et ce cri désespéré l'atteignait si bien au cœur,¹⁴ il le percevait si distinctement, si profondément: "Papa, mon cher papa . . ." qu'il le poussait lui-même dans la rue, au grand étonnement des passants, d'une voix rauque qui le réveillait de son cauchemar inventif.

Cette imagination toujours en haleine donnait à M. Joyeuse une singulière physionomie, fiévreuse, ravagée,¹⁵ contrastant avec son enveloppe correcte de petit bureau-cratae.¹⁶ Il vivait tant d'existences passionnées en un jour. La race est plus nombreuse qu'on ne croit de ces dormeurs éveillés¹⁷ chez qui une destinée trop restreinte comprime

des forces inemployées, des facultés héroïques. Le rêve est la soupe¹⁸ où tout cela s'évapore avec des bouillonnements terribles, une vapeur de fournaise¹⁹ et des images flottantes aussitôt dissipées. De ces visions, les uns²⁰ sortent radieux, les autres affaîssés, décontenancés, se retrouvant au terre-à-terre de tous les jours.²¹ M. Joyeuse était de ceux-là, s'enlevant sans cesse à des hauteurs d'où l'on ne peut que redescendre un peu brisé par la rapidité du voyage.

Or, un matin que notre "Imaginaire"²² avait quitté sa maison à l'heure et dans les circonstances habituelles, il commença au détour de la rue Saint-Ferdinand un de ses petits romans intimes. La fin de l'année toute proche, peut-être une baraque en planches que l'on clouait dans le chantier²³ voisin lui fit penser "étrennes . . . jour de l'an." Et tout de suite le mot de gratification²⁴ se planta dans son esprit comme le premier jalon d'une histoire étourdissante. Au mois de décembre tous les employés d'Hemerlingue touchaient des appointements doubles,²⁵ et vous savez que dans les petits ménages on base sur ces sortes d'aubaines mille projets ambitieux ou aimables, des cadeaux à faire, un meuble à remplacer, une petite somme gardée dans un tiroir pour l'imprévu.

C'est que M. Joyeuse n'était pas riche. Sa femme, une demoiselle de Saint-Armand,²⁶ tourmentée d'idées de grandeur et de mondanité,²⁷ avait mis ce petit intérieur d'employé sur un pied ruineux, et depuis trois ans qu'elle était morte et que Bonne Maman²⁸ menait la maison avec tant de sagesse, on n'avait pas encore pu faire d'économies, tellement le passé se trouvait lourd. Tout à coup le brave homme se figura que cette année la gratification allait être plus forte à cause du surcroît de travail qu'on avait eu pour l'emprunt tunisien.²⁹ Cet emprunt constituait une très belle affaire pour les patrons, trop belle même, car M. Joyeuse s'était permis de dire dans les bureaux que cette fois

"Hemerlingue et fils avaient tondu le Turc³⁰ un peu trop ras."

"Certainement, oui, la gratification sera doublée," pensait l'imaginaire tout en marchant; et déjà il se voyait à un mois de là,³¹ montant avec ses camarades, pour la visite du jour de l'an, le petit escalier qui conduisait chez Hemerlingue. Celui-ci leur annonçait la bonne nouvelle; puis il retenait M. Joyeuse en particulier. Et voilà que ce patron si froid, d'habitude, enfermé dans sa grisaille jaune comme dans un ballot de soie grège, devenait affectueux, paternel, communicatif. Il voulait savoir combien Joyeuse avait de filles.

"J'en ai trois . . . non, c'est-à-dire quatre, monsieur le baron. . . . Je confonds toujours. L'aînée est si raisonnable."³²

Savoir aussi quel âge elles avaient?

"Aline a vingt ans, monsieur le baron. C'est l'aînée. . . . Puis nous avons Élise qui prépare son examen de dix-huit ans. . . . Henriette qui en a quatorze, et Zaza ou Yaia qui n'a que douze ans."

Ce petit nom de Yaia amusait prodigieusement M. le baron, qui voulait connaître encore quelles étaient les ressources de cette intéressante famille.

"Mes appointements, monsieur le baron . . . pas autre chose. . . . J'avais un peu d'argent de côté, mais la maladie de ma pauvre femme, les études de ces demoiselles. . . .

— Ce que vous gagnez ne suffit pas, mon cher Joyeuse. . . . Je vous porte à mille francs par mois.

— Oh! monsieur le baron, c'est trop. . . ."

Mais quoiqu'il eût dit cette dernière phrase tout haut, dans le dos d'un sergent de ville qui regarda passer d'un œil de méfiance ce petit homme gesticulant et hochant la tête, le pauvre imaginaire ne se réveilla pas. Il s'admira rentrant chez lui, annonçant la nouvelle à ses filles, les

conduisant le soir au théâtre, pour fêter cet heureux jour. Dieu ! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les demoiselles Joyeuse, quel bouquet de têtes vermeilles ! Et puis, le lendemain, voilà les deux aînées demandées en mariage par . . . Impossible de savoir par qui, car M. Joyeuse venait de se retrouver subitement sous la voûte³⁸ de l'hôtel Hemerlingue, devant la porte battante³⁴ surmontée d'un "Caisse" en lettres d'or.

"Je serai donc toujours le même," se dit-il en riant un peu et passant sa main sur son front où la sueur perlait.

Mis en belle humeur par sa chimère, par le feu ronflant dans l'enfilade des bureaux parquetés, grillagés,³⁵ discrets³⁶ sous le jour froid du rez-de-chaussée, où l'on pouvait compter les pièces d'or sans s'éblouir les yeux, M. Joyeuse salua gaiement les autres employés, passa sa jaquette de travail et son bonnet de velours noir. Soudain, on siffla d'en haut ; et le caissier, appliquant son oreille au cornet,³⁷ entendit la voix grasse et gélatineuse d'Hemerlingue, le seul, le véritable Hemerlingue, — l'autre, le fils, était toujours absent, — qui demandait M. Joyeuse. Comment ! Est-ce que le rêve continuait ? . . . Il se sentit tout ému, prit le petit escalier intérieur qu'il montait tout à l'heure si gaillardement, et se trouva dans le cabinet du banquier, pièce étroite, très haute de plafond, meublée seulement de rideaux verts et d'énormes fauteuils de cuir proportionnés à l'effroyable capacité du chef de la maison. Il était là, assis à son pupitre dont son ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhelant³⁸ et si jaune que sa face ronde au nez crochu, tête de hibou gras et malade, faisait comme³⁹ une lumière au fond de ce cabinet solennel et assombri. Un gros marchand maure moisi dans l'humidité de sa petite cour. Sous ses lourdes paupières soulevées péniblement, son regard brilla une seconde quand le comptable entra ; il lui fit signe de venir près de lui, et lentement, froidement,

couplant de repos ses phrases essoufflées, au lieu de : "M. Joyeuse, combien avez-vous de filles ?" il dit ceci :

"Joyeuse, vous vous êtes permis de critiquer dans les bureaux nos dernières opérations sur la place de Tunis.⁴⁰ Inutile de vous défendre. Vos paroles m'ont été rapportées mot pour mot. Et comme je ne saurais⁴¹ les admettre dans la bouche d'un de mes employés, je vous avertis qu'à dater de la fin de ce mois vous cessez de faire partie de la maison."

Un flot de sang monta à la figure du comptable, redescendit, revint encore, apportant chaque fois un sifflement confus dans ses oreilles, à son cerveau un tumulte de pensées et d'images.

Ses filles !

Qu'allaient-elles devenir ?⁴²

Les places sont si rares à cette époque de l'année.

La misère lui apparut, et aussi la vision d'un malheureux tombant aux genoux d'Hemerlingue, le suppliant, le menaçant, lui sautant à la gorge dans un accès de rage désespérée. Toute cette agitation passa sur son visage comme un coup de vent qui ride un lac en y creusant toutes sortes de gouffres mobiles ; mais il resta muet, debout à la même place, et sur l'avis⁴³ du patron qu'il pouvait se retirer, descendit en chancelant reprendre sa tâche à la caisse.

Le soir, en rentrant rue Saint-Ferdinand,⁴⁴ M. Joyeuse ne parla de rien à ses filles. Il n'osa pas. L'idée d'assombrir cette gaieté rayonnante dont la vie de la maison était faite, d'embuer de grosses larmes ces jolis yeux clairs, lui parut insupportable. Avec cela craintif et faible, de ceux qui disent toujours : "Attendons à demain." Il attendit donc pour parler, d'abord que le mois de novembre fût fini, se berçant du vague espoir qu'Hemerlingue changerait d'avis, comme s'il ne connaissait pas cette volonté de mollusque flasque et tenace sur son lingot d'or. Puis quand, ses

appointements soldés, un autre comptable eut pris sa place devant le haut pupitre où il s'était tenu debout si longtemps, il espéra trouver promptement autre chose et réparer son malheur avant d'être obligé de l'avouer.

Tous les matins, il feignait de partir au bureau, se laissait équiper et conduire⁴⁵ comme à l'ordinaire, sa vaste serviette en cuir toute prête pour les nombreuses commissions du soir.

Oh ! les courses sous la pluie, sous le givre, les portes fermées, le patron qui est sorti ou qui a du monde, les paroles données et tout à coup reprises, les espoirs déçus, l'énerverment⁴⁶ des longues attentes, les humiliations⁴⁷ réservées à tout homme qui demande de l'ouvrage, comme si c'était une honte d'en manquer, M. Joyeuse connut toutes ces tristesses et aussi les bonnes volontés qui se lassent, se découragent devant la persistance du guignon. Et vous pensez si le dur martyr de "l'homme qui cherche une place" fut décuplé par les mirages de son imagination, par ces chimères qui se levaient pour lui du pavé de Paris pendant qu'il l'arpentait en tous sens.

Il fut pendant tout un mois une de ces marionnettes lamentables, monologuant,⁴⁸ gesticulant sur les trottoirs, à qui chaque heurt de la foule arrache une exclamation somnambulante, "Je l'avais bien dit,"⁴⁹ ou "gardez-vous d'en douter, Monsieur."⁵⁰ On passe, on rit presque, mais on est saisi de pitié devant l'inconscience⁵¹ de ces malheureux possédés d'une idée fixe, aveugles que le rêve conduit, tirés par une laisse invisible. Le terrible, c'est qu'après ces longues, cruelles journées d'inaction et de fatigue, quand M. Joyeuse revenait chez lui, il fallait qu'il jouât la comédie de l'homme rentrant du travail, qu'il racontât les événements du jour, ce qu'il avait entendu dire, les cancans de bureau⁵² dont il entretenait de tout temps ces demoiselles.

VIII.

UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS.

M. Majesté, fabricant d'eau de Seltz¹ dans le Marais,¹ vient de faire un petit réveillon³ chez des amis de la place Royale, et regagne son logis en fredonnant. . . . Deux heures sonnent à Saint-Paul.⁴ "Comme il est tard !" se dit le brave homme, et il se dépêche ; mais le pavé glisse,⁵ les rues sont noires, et puis dans ce diable de vieux quartier,⁶ qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures, de bornes⁷ devant les portes à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, surtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes, et les yeux embrouillés par les toasts⁸ du réveillon. . . . Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail⁹ orné, où brille au clair de lune un écusson, doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes dont il a fait sa marque de fabrique :

HÔTEL CI-DEVANT DE NESMOND¹⁰

MAJESTÉ JEUNE

FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons¹¹ de la fabrique, sur les bordereaux, les têtes de lettres, s'étaient ainsi et resplendissent les vieilles armes des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et claire, qui dans le jour en s'ouvrant fait de la lumière à toute la rue.¹² Au fond de la cour, une grande bâtisse très ancienne, des murailles noires, brodées, ouvragées,¹³